

WAJDI MOUAWAD

Lorsque les éditions Take5 demandent à Wajdi Mouawad, en 2008, d'écrire un texte pour leur livre d'artiste *Beyrouth*, ce dernier est très pris par la représentation de sa pièce de théâtre *Seuls* et son mandat de directeur du Festival d'Avignon. Enthousiasmé par l'idée de collaborer avec le photographe Gabriele Basilico, le dramaturge relève néanmoins le défi en rédigeant un texte ciselé et percutant.

Ce texte manuscrit est concentré dans un petit carnet moleskine noir tout simple, choisi par Wajdi Mouawad comme «compagnon intime». Son petit format, qui tient dans la paume d'une main, invite d'emblée à la confiance : il crée une rupture avec la scène de théâtre, vaste et ouverte sur le mouvement des acteurs. Il conduit le dramaturge à aborder le registre poétique et à renouer avec sa langue maternelle tout comme avec le dessin, douloureusement abandonnés avec l'exil. Il condense toute l'essence de l'œuvre de Wajdi Mouawad, en nous invitant à contempler les blessures secrètes de son âme.

Les pages blanches, dépourvues de lignes ou de quadrillage, accueillent véritablement un texte «dessiné» : les couleurs choisies par l'auteur – le rouge et le noir – font référence au sang et à la mort, comme pour imaginer la violence du conflit fratricide. Son écriture – fine, serrée, appliquée – apparaît à distance comme une série de petits traits verticaux, qui tombent sur la page comme des couperets : chaque mot est pesé, chaque phrase a la solennité d'une vérité personnelle déchirante. À travers ses mots acérés, le dramaturge décrit avec lucidité l'absurdité de la guerre, l'exil et le déracinement.

L'«état des lieux» qu'il dresse de cette guerre du Liban devient un portrait vivant de son auteur. Les phrases courtes, les retours fréquents à la ligne imposent un rythme saccadé qui évoque une respiration coupée jusqu'à la suffocation. Comme le dit Wajdi Mouawad, «je n'explore pas seulement la guerre, mais surtout la tentative de rester humain dans un contexte inhumain». Son écriture contrainte révèle d'une manière très graphique cette lutte permanente. Sur certaines pages du carnet, on ne trouve qu'une phrase, ou parfois même seulement un mot («arrachement», «évanouissement»). Leur isolement leur confère une force dévastatrice.

Il y a aussi ce va-et-vient entre langue maternelle et langue d'adoption, que Wajdi Mouawad met en image en juxtaposant les écritures de son prénom en arabe et en français, en se servant des pages comme d'un miroir [ill. 1]. L'auteur essaie de se remémorer l'alphabet arabe, mais égrène ses lettres de façon incertaine. C'est, comme il le mentionne, «un texte impossible à écrire», tant la charge émotionnelle de la blessure est forte.



La douleur est martelée. Les répétitions montrent que «quelque chose s'est enrayé». Visuellement, la colère va *crescendo*, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus être contenue : Wajdi Mouawad donne une image de l'escalade de la violence jusqu'à l'absurde, en passant de l'encre noire à l'encre rouge, puis en dessinant ses phrases. Une page d'onomatopées, des «TATATA» majuscules, nous fait tout à coup ressentir, sur le papier, la brutalité de l'assaut du feu. [ill. 2] Cette explosion soudaine se prolonge par une phrase exclamative en traverse, écrite au feutre rouge à pointe large. Tout comme la guerre ne respecte aucun territoire, les mots sortent eux aussi du cadre.

Cette escalade d'émotions trouve son apogée dans une tache d'encre rouge – ou de «sang» – composée de hachures répétées si fortement qu'elles laissent leur empreinte à travers les pages du carnet [ill. 3 et 4]. Elle permet à l'auteur de conclure sur cette phrase déchirante :

«Une ombre de sang, qu'est-ce que c'est? L'ecchymose de la mémoire; le mercure au chrome du chagrin sur la plaie du silence.»

C. F.

* Toutes les citations sont de Wajdi Mouawad.



